

Dix kilomètres à la ronde

Baudouin Van Humbeeck

Projet Bradbury 9/52

Ce matin, j'ai tronçonné un acacia acariâtre qui s'est couché de colère et de vieillesse sur la route. J'ai expliqué à un accountla retraite que si son smartphone ne recevait pas les résultats du match de Liverpool en particulier et rien du tout en général c'est normal : l'antenne la plus proche est trop loin. J'ai ramené Théodore, le plus vieux chien fugueur du monde à sa propriétaire qui n'est pas toute jeune non plus. Je ne suis ni bucheron, ni consultant en télécom ni vétérinaire (j'aurais pu mais les étudiantes en médecine étaient nettement plus jolies) : je suis le maire. Il est 9 h 59 et j'ai un mariage à 10 h.

Ils n'étaient pas là. Les mariés, eux, étaient là : Magali et Jean-Philippe, deux enfants du pays qui y sont revenus pour se marier. Le village était presque là. La salle des mariages peut accueillir tout le village même les grabataires et les nourrissons. Eux, ils n'étaient pas là.

Quand il manque une personne à un mariage toute la noce se déplace en convoi jusqu'à la maison du retardataire pour aller le chercher. La plupart du temps c'est un ami du marié qui a un peu trop fêté et qui est ivre mort. Une fois, nous avons eu un décès sans rapport avec l'ivresse.

Quand il manque deux personnes à un mariage et que ces deux personnes sont Diane et Martin, les deux personnes les plus importantes à dix kilomètres à la ronde, on se regarde, on ne dit rien, on me regarde. Moi, je regarde mon discours et je lis :

« — Chers amis, chère Magali, cher Jean-Philippe c'est pour notre belle localité un jour de joie... »

Il y en a trois pages comme ça. Ma secrétaire n'a qu'à imprimer les trois pages et écrire le prénom du marié et le prénom de la mariée sur les pointillés. Je n'ai pas de secrétaire.

Je lis les trucs légaux et je recueille les consentements. Les jeunes mariés jettent un regard derrière eux avant de répondre. Toute la salle fait « non » de la tête. Non, Diane et Martin ne sont pas arrivés. Les mariés se disent oui d'une toute petite voix. Ils s'embrassent vite fait, comme si l'un des deux était pressé d'aller travailler. La salle applaudit comme on applaudit l'entracte d'une pièce expérimentale : avec soulagement.

La noce n'a pas besoin de se diriger en convoi vers la résidence des absents : elle est sur la place du village. Le bar/tiercé/boulangerie/épicerie/poste/gîte est fermé. Le vent soulève et dépose un écriteau sur la porte du seul commerce à dix kilomètres à la ronde. Quelque chose est écrit, trop petit pour être lu du milieu de la

place. Tout le monde me regarde comme si j'étais le seul à savoir lire. Je franchis la place. L'écriteau dit « fermé pour cause de divorce ». Le taux de divorce dans mon village était de zéro depuis cinq ans : les statistiques s'affolent.

« — C'est rien. Une petite dispute. Vous verrez : demain ça sera ouvert comme d'habitude ! »

Le village fait semblant de me croire. La noce rentre ranger la salle des mariages et la transformer en salle des fêtes. La camionnette du traiteur attend de décharger ses plats. Les bouchons attendent de convier de la mousse dorée dans des flutes de location.

*

* *

Le lendemain le champagne, le foie gras de l'entrée, la biche du plat de résistance, les macarons du gâteau et la pharmacienne aux yeux de biche que j'ai fait valser une partie de la soirée avaient quelques mots à dire à l'intérieur de mon crâne. La pharmacienne était rentrée dans son chef-lieu sans me laisser le moyen de la recontacter. Le reste du menu se rappelait à mon existence. Je me suis prescrit un antidouleurs et quelques heures de sommeil supplémentaires à moi-même.

Quand je suis sorti du cabinet vers quatorze heures du matin, l'écriteau était toujours sur la porte. La population affamée était rassemblée sur la place. Ils ont dévoré un repas de mariage et ils ont encore faim. L'appétit de mes administrés m'étonnera toujours. Ils me regardent avec des grands yeux tristes et doux. Leurs pupilles crient famine. J'actionne la poignée de la porte. Elle n'est pas fermée à clé. Je n'ai pas envie d'entrer. J'entre. La sonnette au-dessus de la porte tintinabule.

Diane est dans la cuisine. Je lui fais la bise. Elle me sert un café. Aucun de nous deux n'a ouvert la bouche. Nous nous connaissons trop bien pour évoquer le sujet tout de suite. Je me lève. Nous avons partagé tellement de repas à trois que je pourrais trouver une soupière ou une fourchette à dessert les yeux fermés. Je me procure lait et sucre dans le placard quand elle ouvre la bouche.

« — C'est un gros con ».

Elle expire un nuage de fumée. Elle répète. Ce n'est pas un cri de colère, c'est un constat. On dirait qu'elle décrit une œuvre dans un musée à un enfant : « c'est un gros con ».

« — Tu as recommencé ?

— Quand je te dis que c'est un gros con. A cause de lui, j'ai recommencé à fumer, Dan.

— Je ne voudrais pas avoir l'air mais dehors les gens...

— Dis leur qu'on sera ouvert demain. En tout cas moi j'ouvre demain. Je ne sais pas si Connard Premier daignera leur faire du pain. Au pire, j'ai des biscottes et de la farine.

— Il est où ?

— Derrière. Dans le garage. Ou six pieds sous terre. Ou pendu dans le grenier. Ou cheveux au vent dans la Mini Cabriolet d'une pouffe à touffe décolorée en soufflerie. Je peux te dire que je n'en ai plus rien à foutre de là où il est. Avant quand j'entendais son pas mon cœur s'accélérait et c'était pas la seule partie de mon corps qui réagissait. Là quand je l'entend mon corps on dirait du marbre qui revient de six mois au pôle sud. Commence par regarder derrière. »

J'emporte mon café. Daniel est à l'arrière de la maison. Il y a une bouteille de vin à moitié vide, un verre complètement vide et un cendrier complètement plein sur la table de jardin. Il est torse nu, en short et espadrilles. Je l'ai connu plus coquet même dans son jardin.

« — Garde à vous ! »

Daniel ne réagit pas.

« — C'est de sa faute, putain ! »

Je m'assied dans une chaise de jardin.

« — Elle m’offre un smartphone pour mon anniversaire. Même sans internet mobile-des-villes c’est pratique. Ca fait réveil, calculatrice... Y a de l’internet dans mon abonnement. Je fais ma tournée des pains, je sors mon téléphone pour calculer 13 croissants et qu’est-ce que je vois en haut de l’écran : trois barres d’internet !

— Je ne vois pas le rapport avec la choucroute, Daniel

— Attendez m’sieur le maire. J’y arrive. Donc sur une portion de ma tournée j’ai de l’internet sur mon téléphone. Je m’inscris sur un réseau social. Une gonzesse repère mon joli cul. Je lui donne mon numéro de téléphone mais pas mes horaires de travail. Il y a trois jours elle appelle pendant que je dors. Sa première phrase “j’ai une main dans ma culotte qu’est-ce que je fais ?” Je te raconte pas la tête de Diane.

— Mais cette gonzesse, tu l’as...

— Jamais vu, jamais rencontré, jamais touché. Tu avoueras qu’elle est gironde. »

Il me montre une photo sur son téléphone. La vitre de l’écran est fraîchement fêlée. Je reconnais la rouquine sur la photo. Hier soir elle était moins généreusement décolletée mais c’est bel et bien la pharmacienne que j’ai fait valser pas plus tard que hier soir.

« — Qu’est-ce qu’elle fait dans la vie ?

— Elle vit au crochet de son mari en attendant de percer dans la chanson, le cinéma ou les deux. »

(Pardon ?!)

« — Ah. Très bien. Au fait, tu comptes faire du pain ? L'émeute menace. La foule gronde.

— Ca dépend de toi.

— Pardon ?

— Est-ce que tu pourrais descendre une couette et un oreiller et les mettre sur le canapé du salon ? C'est plus ou moins mon territoire maintenant. La cuisine et la salle de bains sont des zones neutres mais on évite de s'y croiser.

— Je suppose que c'est possible.

— Je ferai du pain cette nuit.

— Je peux faire autre chose ?

— Non. »

*

* *

Le pain est revenu. Mes administrés sont retournés faire leurs emplettes dans le commerce du village. Il s'est même dédoublé. Quand Martin était éveillé c'était

surtout une boulangerie. Quand il partait faire sa nuit de boulanger c'était surtout le reste.

A la consultation ou pendant ma permanence administrative de temps en temps il y en avait un qui se risquait à me demander « vous croyez qu'ils vont vraiment divorcer ? ». Je me réfugiais derrière le respect de la vie privée.

Deux jours après le mariage, la sœur de la mariée avait envoyé un courrier électronique pour connaître les coordonnées du maire. Je me suis empressé de les lui fournir. Nous avons commencé à tisser un petit quelque chose. Du samedi soir au lundi matin, je ne suis plus là pour mes administrés que par téléphone. Je règle des problèmes de voirie pendant qu'une main joue dans mes bouclettes et que je regarde par la fenêtre un bar et une boulangerie. Et une boucherie. Et un pressing. Et un cinéma.

Un lundi matin, j'avais encore de l'amour dans les cheveux en tournant la clé dans la serrure de mon cabinet. Une enveloppe non timbrée m'attendait dans la boîte. Diane et Martin me conviait ce soir-même.

Retardé par une fugue de Théodore, j'ai poussé la porte du double commerce. Diane et Martin était dans la cuisine, chacun le plus loin possible de l'autre.

« — Je suis bien content que vous m'ayez convoqué pour m'annoncer votre réconciliation !

— Ta gueule, Daniel.

— Bonjour, Martin !

— Bonjour Daniel. Ta gueule. »

J'ai fait la bise à Diane.

« — Qu'est-ce que l'administration peut faire pour vous rendre la vie douce et belle ? Ne me demandez pas de baisser les taxes, vous serez gentils...

— On veut que tu choisisses.

— Je choisis une politique tournée vers l'avenir et le développement de notre merveilleuse localité. Je ne sais pas pourquoi, j'ai l'impression qu'il va être question d'un autre choix.

— On a tout divisé. On a divisé les draps. On a divisé les bouteilles de shampoing. — Qu'est-ce que je dois choisir ?

— Celui de nous deux qui reste. Celui avec qui tu veux rester ami. »

J'ai avalé de travers une gorgée de Chinon.

« — C'est ton premier divorce ou quoi ? Quand tu divorces, les amis des deux deviennent les amis de l'un ou de l'autre mais ils ne peuvent pas rester amis avec les deux. Si tu restes ami avec Diane c'est très bien pour toi. Je vend le fond de

commerce de la boulangerie. Si tu leur expliques qu'à un endroit de la tournée il y a de l'internet, tu trouveras sans problème un collègue qui viendra jusqu'ici avec sa camionnette deux ou trois fois par semaine.

— Mais je ne sais pas, moi... »

Diane a rempli mon verre pourtant pas vide.

« — Si c'est lui que tu choisis, je fais mes caisses et je vais habiter chez mon frère quelques semaines le temps de trouver un endroit où m'abattre. Je mets le fond de commerce du bar et du gîte en vente. On s'enverra des cartes postales à Noël.

— Mais vous ne pouvez pas me demander de choisir ! J'ai joué aux billes avec Martin ! On a promené Théodore quand c'était un chiot ! On a construit un barrage ensemble. On a inondé le champ du noisetier à nous deux avec quelques cailloux et des bâtons ! J'ai mangé tellement de goûters dans la cuisine des parents de Diane qu'ils ont proposé de m'adopter. Je crois même qu'ils étaient sérieux.

— C'est pas de gaieté de cœur, Daniel.

— Si tu crois qu'on voit une autre solution...

— Et je dois choisir pour quand ?

— Le plus tôt possible ! »

Ca a été le cri du cœur. Ils l'ont dit ensemble et ça sera probablement la dernière chose que je les verrai faire ensemble. J'ai séché le fond de mon verre de Chinon sans rien dire et je suis sorti.

Ma comptable des villes n'a pas pu aider son docteur des champs a choisir. Elle m'a fait remarqué que le meilleur choix pour moi ne serait pas forcément le meilleur choix pour le village. La conversation a rebondi vers le catalogue exact des petits soins qu'elle comptait me prodiguer à l'issue de cette épreuve.

Je n'ai rien dit à aucun de mes administrés. Je n'ai aucune raison de penser que Diane ou Martin aient mentionné la chose à quiconque et pourtant ils ont su très vite. J'ai soigné les gripes de ceux qui me pressaient plus ou moins subtilement de garder un boulanger parce que « le pain c'est la vie ». J'ai tendu des formulaires à remplir à des administrés qui venaient les chercher uniquement pour souligner les bienfaits d'un « centre de convivialité ». Le pain après tout, n'est-ce pas, s'il vient d'une camionnette, ça n'est pas plus mal.

Les affiches ont commencé à fleurir. On aurait dit une campagne électorale. Tout ce qui manquait à cette campagne électorale c'était un scrutin. Sur proposition de votre serviteur, le conseil a approuvé le principe d'un référendum.

La question est : « Souhaitez-vous que le maire conserve une boulangerie ou un bar dans la commune ? ». Le scrutin est ouvert. Dans quelques heures, je saurai

si mes administrés préfèrent que je préfère Diane ou Martin. Liste unique et élu sans combattre dans un fauteuil ou pas, je crois que je ne me représenterai pas aux prochaines élections.